

## Baudelaire et les peintres

PAR ANDRÉ MASSON

La critique d'art de Charles Baudelaire est poétique, affective, partielle, parfois injuste. Une de ses remarques : « Plus de mesure dans la louange et dans le blâme : chemin de l'impartialité » nous montre qu'il voit nettement ce que serait une critique plus rationnelle que celle qu'il pratique. Mais il se garde bien de sacrifier à une critique froidement « objective ». C'est tant mieux pour nous et pour la poésie.

Nous voyons que cette position partisane donne lieu à une forme de compréhension subtilement sensible, sans précédent dans l'histoire de la critique d'art, à laquelle nous restons attachés ; il faut ajouter : surtout en France ! La critique poétique où domine « l'égotisme » ! Il ne faut pas s'en étonner (nous sommes avertis) mais ne serait-ce pas nécessaire, ce parti pris une fois admis, de rechercher dans l'œuvre entière de Charles Baudelaire ce qui, en grand ou en petit, dans la peinture et les arts graphiques, lui apporte des « miroirs jumeaux » ? Et, puisque affectivité il y a - au sens majeur - ne faudrait-il pas, avant tout, se pencher sur les rapports directs qu'il eut avec les peintres de son temps ?

Baudelaire a toujours recherché (ou la rencontre s'est faite d'elle-même) la fréquentation des artistes qu'il aimait, à des titres divers.

Il sait que la sagesse serait de ne rien dire de ce qui ne vous dit rien, la nature et les formes de la sympathie jouant totalement dans l'appréciation de l'œuvre d'art, mais parfois il lui faut passer outre et ne pas craindre les dangers de la partialité volontaire jointe à « la force de la contradiction ». En tout état de cause nous savons combien la sympathie aide à élever notre pouvoir de communication alors que son contraire nous claque vraiment la porte au nez ! Nous verrons que, malgré sa partialité seigneurialement affichée, l'intelligence de Baudelaire lui a permis de ne pas se ridiculiser lourdement, tel un Théophile Silvestre quand il s'agit d'Ingres par exemple. Alimenter le *Sottisier* voilà où nous conduisent trop souvent antipathie et répulsion. Il faut en savoir gré à l'auteur des *Méditations esthétiques*, il a assez largement évité cet écueil, mais faut-il cacher pour autant... je dirais... certaines disproportions de valeurs ? Je ne le crois pas, car ces relatives iniquités s'expliquent fort bien, encore que l'hyperbole de la louange ait préféré souvent les dissimuler. Et pour comprendre pleinement ses écrits sur l'art relisons son œuvre entière.

Baudelaire est, profondément, un poète tragique, dénonçant l'ordre factice et l'harmonie conventionnelle. Nul accord parfait, cette âme est pleine de dissonances. Quelques notes en marge d'un catalogue d'une collection de tableaux sont précieuses pour situer son centre noir. Après la définition suivante de la couleur de Corot : « Demi-deuil délicat, crépuscule de l'âme... » vient celle sur Delacroix : « Delacroix alchimiste de la couleur. Miraculeux, profond, mystérieux, sensuel, terrible ; couleur éclatante et obscure, harmonie pénétrante. Le geste de l'homme et le geste de la bête. La grimace de la bête, les reniflements de l'animalité. Vert, lilas, vert sombre, lilas tendre, vermillon, rouge sombre, bouquet sinistre. » C'est une « chasse au tigre », c'est aussi un poème en prose, ce pourraient être des « armes parlantes ».

Les puissances de l'imagination et par conséquent la force de l'image, son irruption dans notre cœur et dans notre esprit font partie pour Baudelaire d'un domaine sacré. Or il n'est d'image que de l'homme. Le peintre-poète obéissant à son intuition lyrique projette dans la nature ses pulsions les plus vives afin qu'elle atteigne à son identification. Les ciels tumultueux, les coups de théâtre de la foudre, la fureur des vagues sont à l'unisson ; non pas « décors » ou « toiles de fond » mais accompagnements emblématiques de la Passion humaine.

Ce dramatisme que Baudelaire admire chez Delacroix comme chez Edgar Poe, chantre des contrées aux arbres inquiétants, aux lacs funèbres ; inventeur de paysages de la malédiction dans

lesquels se promènent Ligeia, Morella... ou plutôt sites avec lesquels elles s'identifient. C'est cette projection passionnée du dedans vers le dehors qui est pour Baudelaire le sublime de l'imagination - la faculté souveraine. Parmi les peintres de son temps il ne trouvera cette fusion totale que chez Eugène Delacroix, et tous les jugements qu'il portera sur d'autres peintres en seront altérés. Il a beau être surtout un peintre du passé - un « peintre d'histoire » - il est le plus grand.

Si Baudelaire a beaucoup écrit sur Delacroix, Delacroix, par contre, a très peu écrit à son propos. Le tout se réduit à quelques lignes sans grand intérêt dans son *Journal* et sa *Correspondance*. Qu'importe ! le peintre de *Sardanapale* est le Père tout-puissant, et, sans recours à l'honorable « analyse » on peut avancer qu'il éprouve à son égard des sentiments filiaux ; comme il éprouvera pour Edgar Poe des sentiments fraternels.

J'avoue ne pas connaître le jour et l'occasion qui firent se rencontrer le grand peintre et le grand poète, ni la fréquence de leur commerce ; malgré cette lacune, il n'est pas téméraire de penser que Delacroix n'eut que de l'estime pour le poète et quelque peu de reconnaissance eu égard à son constant dévouement. Et puis n'oublions pas que le chef de la peinture romantique n'é t a i t guère « liant » ; Il avait, paraît-il, vingt manières de dire Monsieur... Donc une certaine cordialité, un peu d'agacement, et la distance. Et puis ses préventions au sujet de toute critique...

Mais rien ne pouvait attiédir cette fusion affective et cette identification que nous trouvons dans l'admiration de Baudelaire pour Delacroix. Il lui restera fidèle jusqu'à la mort et, par ses écrits, au-delà.

Une admiration aussi ardente ne pouvait manquer d'avoir des répercussions sur tous ses écrits relatifs à l'art, et d'alimenter les disproportions de valeurs auxquelles je faisais allusion plus haut. Ingres! Ce nom prononcé à haute voix - car Baudelaire n'ignorait pas l'importance du grand rival - ce nom jette un froid sur la défense du *romantisme avant tout*, encore que les perspectives aient bien changées, Delacroix se proclamant "classique" nous ne l'ignorons pas, alors qu'Ingres, de son côté, avait été effleuré par l'aile noire du romantisme... il suffira d'évoquer *le Songe d'Ossian* du musée de Montauban.

Impossible d'écrire sur l'art du XIXe siècle sans parler de lui ; aussi une grande place lui est accordée par Baudelaire avec cette précision restrictive : « La plus considérable *après* Delacroix. » Nous, modernes du XXe siècle, même si nous sommes portés davantage vers Delacroix que vers Ingres, avons d'autres perspectives et ne pouvons partager sa réprobation quant aux libertés prises avec les formes corporelles ni nous joindre à ses reproches. Je cite : « Ingres veut corriger, amender la nature, user à son égard de dol, de ruse et de violence, de tricherie, de crocs-en-jambe... » Je cite encore : « Ici nous trouverons un nombril, qui s'égare vers les côtes, là un sein qui pointe trop vers l'aisselle... des jambes sans nom, sans muscles, sans formes, sans pli au jarret... ». Bref, il joint ses sarcasmes à ceux de l'ineffable critique académique qui reprocha à Ingres d'avoir donné quatre vertèbres de trop à sa *Grande Odalisque*. Ce qui nous enchante: l'invention plastique, l'arabesque imaginative d'Ingres sont pour lui des « déformations ». Déformations ? Non, pour nous créations géniales comme celle de l'interminable *Thétis* du musée d'Aix. Et lorsque pour en finir il le déclare par trop « bizarre », nous tournons cette invective en compliment.

Cela dit, faisons la part des choses : comment, au vif du débat, au moment de l'affrontement Ingres-Delacroix, pouvait-il, lui, l'homme de toutes les fièvres, ne pas se sentir mis « hors de lui » par tant de limpide sérénité?

C'est ainsi que nous comprendrons pourquoi, après tant de sévérité envers Ingres, d'éloignement - au sens affectif - il se sente si bien auprès de « monsieur Rops dont le talent est haut comme la pyramide de Chéops ». Ce n'est pas tous les jours que le groupe trinitaire : Satan, Eros, Thanatos trouve son digne interprète. Le frontispice gravé pour la première édition des *Epaves* en témoigne.

Et par cette confrontation, nous assistons au spectacle d'une intelligence à la flamme très haute aux prises avec les détours d'une sensibilité trop souvent meurtrie. Cessons donc ce jeu. Baudelaire sait que le rival de Delacroix a beaucoup de talent (il ne lui accorde pas davantage) mais il ne peut l'aimer ; toutefois il serait excessif d'affirmer qu'il lui préférerait celui de Rops. Simplement il se sent plus d'affinités avec le graveur « sataniste » qu'avec le grand peintre couvert d'honneurs, et bien-pensant, malgré ses insolites et « bizarres » créations. Avant les surréalistes, Baudelaire ne sépare pas le merveilleux de l'érotisme. Puisque nous sommes arrivés à nous risquer dans le domaine de la transgression, rappelons son intérêt pour ce qu'il appelle « les annales de la luxure » - ce qui n'est pas du tout le simple libertinage qu'il accorde au peintre de la *Grande* et de la *Petite Odalisque*, et qu'aurait-il dit s'il avait vu le *Bain turc* ! Car il souhaite d'avoir un jour improbable la jouissance « d'un musée de l'amour où tout aurait sa place, depuis la tendresse inappliquée de sainte Thérèse jusqu'aux débauches sérieuses des siècles ennuyés ». Je disais un jour à Paul Eluard : « Le Père de notre Eglise ce n'est pas Rimbaud. c'est Baudelaire. » J'ajoute qu'il m'approuva sans réserve.

*Page 29*

(Der Abschnitt von "Impossible d'écrire sur l'art du XIXe siècle ... compliment." ist abgedruckt in: Preuves, n° 207, mai 1968, p. 23)